

Sélim Harbi : errances visuelles à Beyrouth

Sélim Harbi est un photographe documentaire aujourd'hui installé entre Berlin et Tunis, ville où il est né en 1982. Il s'intéresse particulièrement aux nouvelles possibilités numériques pour expérimenter et ré-inventer la narration photographique. Formé dans une école de cinématographie à Berlin, il revient ici sur la construction d'une série qu'il consacre à la ville de Beyrouth en 2011, "Beirut Frames". Très engagé pour promouvoir "un regard du Sud vers le Sud", Sélim Harbi a co-fondé le collectif panafricain Afreekyama et participe actuellement à l'organisation de la deuxième édition d'un atelier des collectifs africains prévue au Gabon en 2015.

Q: Sélim, quel est votre parcours ? Comment vous êtes-vous rapproché de la photographie et avez-vous décidé enfin d'en faire votre métier ?

R: Je ne sais pas si on peut parler de parcours car mon parcours... est encore en cours ! Cependant, il y a eu deux phases très importantes dans ma vie : la première en Tunisie et la seconde en Allemagne où j'ai fait mes études. La première correspond à mon enfance et adolescence. Mon père faisait de la photo, je regardais alors avec étonnement son appareil, un Yashica des années 70, qui lui était cher. Il me prenait en photo pour la fête de Aïd, les mariages, les différents événements familiaux. On allait chez le photographe aussi et l'on regardait les albums de famille... Puis, je suis parti en Allemagne pour continuer mes études d'économie. J'avais amené l'appareil de mon père avec moi. Il m'a permis de me découvrir et de découvrir Berlin à la fois. Mais c'est en intégrant par la suite une école de cinématographie à Berlin que j'ai véritablement découvert ce médium. J'ai alors commencé à saisir toutes ses possibilités narratives mais aussi le monde de la photographie dans toute sa complexité. Cette phase a été très formatrice pour me perfectionner techniquement, former mon regard et côtoyer des professionnels.

Après l'école de cinéma, j'ai enchaîné sur un bachelor et un master en photographie documentaire. Puis, j'ai commencé à travailler comme cameraman pour la télévision et différents autres organismes et, enfin, pour des projets personnels. Voilà où j'en suis.

Q: Dans la série que vous présentez ici, vous êtes parti à Beyrouth en 2011. Comment ce projet s'est-il construit pour vous ?

R: Je suis parti à Beyrouth en avril 2011 avec un appareil argentique, de nombreux rouleaux de films 400 Asa et sans aucune idée prédéfinie. Je m'étais documenté sur l'histoire du Liban mais il faut dire que j'ai toujours été bercé par la musique de la chanteuse Fayrouz qui incarne véritablement pour moi l'esprit de cette ville.

Arrivé sur place, j'ai laissé mon regard vagabonder dans cette ville. Je me suis baladé, j'ai rencontré du monde, écouté des gens. Beyrouth, c'est une équation plutôt difficile : entachée par le souvenir de la guerre, ville meurtrie, mais ville aussi pleine de vie. Les contrastes y sont très présents, y compris sur le plan architectural.

C'était pour moi la découverte d'une ville par la photographie. Ce travail s'est donc construit par une sorte d'errance visuelle, au gré de mes rencontres et balades.

Dans cette photographie, prise dans le vieux Beyrouth (Beirut al Qadima), un enfant sort en courant d'une arcade sombre. Derrière lui, une vieille Mercedes des années 1980 et des rayons de soleil caressant les vieux murs. Ce qui m'a véritablement interpellé alors, c'est la disparité du moment et le sens profond du temps qui passe : l'enfant qui court est pour moi l'incarnation de la jeune nation libanaise qui cherche son chemin, fuyant l'inconnu, le noir, le poids de l'ancienne génération (à laquelle la vieille Mercedes renvoie, mes parents en avaient une), cherchant la lumière, l'avenir. Les murs de la vieille ville semblent trop restreints, étouffants, bien que qu'ils soient remplis aussi d'histoires et de vie.

Pour avoir longtemps marché dans ces ruelles, les murs racontent une époque encore gaie et joyeuse, avant de croiser une maison en ruine qui rappelle que la folie des hommes est passée par là.

Dans cette seconde image, prise à Ashrafiya (la ville nouvelle), des travailleurs syriens se reposent pendant la pause devant un chantier, dans le nouveau quartier des affaires. Cette photo raconte très bien selon moi le Beyrouth d'aujourd'hui, une ville cosmopolite et pleine de contrastes sociaux et urbains. Les travailleurs syriens et autres immigrés affluent en masse après chaque conflit qui secoue la région, ils trouvent leur compte dans le bâtiment, domaine qui offre de l'emploi. Ces immigrés, qui rêvent d'améliorer leurs conditions de vie, gagnent des miettes pendant que d'autres deviennent plus riches encore. Beyrouth est la ville "bling bling" par excellence. Ainsi, c'est surtout ce sentiment d'inaccessibilité de ces travailleurs que j'ai voulu ici accentuer.

Q: Dans le rendu final de votre travail, vous associez par moments plusieurs prises de vue, qui sont parfois recadrées. Dès lors, après vos errances en ville, comment avez-vous travaillé au montage de la série ?

R: Je suis quelqu'un qui aime beaucoup expérimenter. Or, je n'imaginai pas raconter visuellement Beyrouth sans y associer de la musique, du son ambiant. En fait, en me baladant dans cette ville et tout au long de mon séjour, j'ai eu une impression cinématographique très forte, j'ai éprouvé un véritable sentiment narratif : les situations dans lesquelles je me suis trouvé étant étroitement liées les unes aux autres. Dès lors, un récit s'est imposé à moi, des images se sont mises en place, presque involontairement. Tout convergait vers une suite, une continuité spatio-temporelle... Un exemple parmi d'autres : il m'est arrivé un jour d'être dans une rue, d'entendre des enfants jouer au ballon et puis d'entendre les sons des cloches. Dix minutes après, c'est l'appel à la prière, j'avance et j'aperçois une mère qui appelle son enfant du balcon : "Tony !" Je continue mon chemin, je tombe alors sur un monsieur qui prend les derniers rayons de soleil de la journée en pleine figure, en face de lui un horloger ferme vite sa boutique pour aller faire sa prière. Je continue de marcher, je recroise les enfants qui cherchent maintenant leur ballon tombé dans une ruine à côté d'un cimetière. Et là, c'est Tony qui ramène le ballon...

Lors du montage, j'ai donc voulu faire ressortir le côté cinématographique de cette ville, créer quelque chose où l'on sent un certain rythme, l'idée étant de montrer des moments, des bribes de vie et d'espaces que j'ai vus et ressentis. D'ailleurs, j'ai en réalité également un objet multimédia. Encore une fois, je suis rattrapé par le cinéma !

Q: Quels films ou auteurs ont pu marquer l'impression cinématographique que vous avez éprouvée ?

R: Je pense que des réalisateurs comme Maroun Bagdadi, Ghassan Salhab ou encore Ziad Doueiri avec son "West Beirut" ont superbement réussi à transmettre cinématographiquement l'esprit même de la ville de Beyrouth.

Q: En 2013, vous avez co-fondé le collectif Afreekyama. Quels sont vos objectifs et projets communs et comment fonctionne-t-il concrètement ?

R: Nos objectifs ont été très clairs dès la création du collectif, fondé par mon ami Oualid Khelifi, photographe et activiste algérien, et moi-même : porter un regard *profond* sur le Sud, regarder le Sud autrement. Lorsque je parle "du Sud", je pense notamment à l'Afrique sub-saharienne : un monde qui se trouve tout à côté de nous mais à qui on a finalement tourné le dos pour regarder d'une manière magnétique et finalement absurde le Nord. Or, il existe entre le Maghreb et les pays subsahariens une proximité anthropologique, culturelle, historique et même religieuse. Ainsi, nous avons pensé qu'il y a beaucoup à re-découvrir et à raconter de cette relation, l'idée étant de trouver des ponts narratifs et de faire rapprocher ces deux blocs qui sont finalement beaucoup plus proches qu'on ne le pense. Nous voudrions aussi re-découvrir, mettre à jour l'identité africaine du Maghreb, cette "africanité" en nous qu'on ne connaît pas trop.

Pour cela, nous avons mis en place un réseau d'amis et de photographes : avec Ishola Akpo au Bénin, Moustafa Cheaiteli en Côte d'Ivoire, Sophie Baraket en Tunisie, Raouf Madi en Libye et, enfin, Mourad Krinah en Algérie. On essaie d'échanger, de communiquer idées et informations mais chacun

est libre de faire ce qu'il préfère, de travailler avec le médium qui lui convient le mieux - photo, vidéo, multimédia - du moment que cela coule dans la philosophie du groupe : un regard du Sud vers le Sud. Il n'y a aucune hiérarchie entre nous, juste un comité qui essaie d'assurer un travail éditorial : par exemple, en suggérant des récits ou bien en trouvant des publications adéquates pour avoir plus de visibilité.

Notre bureau, c'est le net, nos réunions, c'est *via* Skype, mais le collectif a désormais un statut légal et nous essayons de créer les conditions optimales pour encourager tous les contributeurs, tout en continuant à produire du contenu.

Q: Est-ce que vous réfléchissez également aux moyens de diffuser plus largement vos oeuvres, au Sud comme au Nord ?

R: Oui, bien sûr, la vision est certes Sud-Sud mais nos aspirations sont plus que jamais universelles et humanistes. Atteindre un lectorat curieux et exigeant un peu partout, au Sud comme au Nord, reste un de nos objectifs, néanmoins ce n'est pas toujours évident quand on voit la manière dont fonctionnent les médias, tous formats confondus, de nos jours. Rendre visible une histoire travaillée de façon indépendante relève dès lors du parcours du combattant car, très souvent, nous ne répondons pas à des commandes. Bien sûr, nous sommes bien établis sur les réseaux sociaux mais cela ne suffit pas. Ainsi, nous sommes profondément convaincus que le seul moyen de publier nos travaux, c'est qu'ils soient excellemment élaborés. On mise dès lors sur la qualité et l'originalité, ce qui peut être atteint également en s'intéressant à des sujets anodins, qu'on croyait pourtant connaître.

Q: Votre engagement pour le travail collégial ne s'arrête pas avec Afreekyama : vous avez pris part à l'atelier des collectifs qui s'est tenu à Brazzaville en 2013 et faites partie du comité d'organisation qui prépare sa deuxième session. A l'heure actuelle, quels sont pour vous les enjeux de ce travail et effort commun avec vos confrères africains ?

R: L'atelier des collectifs de Brazzaville fut une très belle occasion de faire le point sur la photographie émergente sur le continent. Il nous a permis de connaître des artistes et collectifs actifs aujourd'hui sur le continent africain et qui mènent un excellent travail, je pense par exemple à "Génération Elili" à qui l'on doit la tenue de cet atelier pilote, et au projet "Invisible Borders". Cela a enclenché une synergie formidable entre nous tous et la prochaine édition se prépare d'ailleurs au Gabon.

L'enjeu, désormais, c'est de se connaître davantage et créer un réseau fort : c'est à partir de là qu'on pourra avancer tous pour que la qualité des travaux évolue à travers ces confrontations et échanges. Aussi, ce qui me semble très important à l'heure actuelle, c'est la nécessité de créer un marché africain indépendant de la photographie, ainsi que des agences locales et non pas des bureaux de correspondance pour autrui.

Q: Vous travaillez actuellement en Afrique de l'Ouest à une série en couleur où vous re-interprétez des masques traditionnels au gré de vos rencontres. De "Beirut Frames" à ce dernier travail, en passant par le suivi de la "révolution tunisienne", comment choisissez-vous vos sujets ?

R: Je viens de rentrer d'Afrique de l'Ouest où j'ai travaillé sur un projet documentaire à l'aide de mises en scène de personnages qui portent des masques. Chacun raconte une vision de sa réalité sur le continent africain. Généralement je choisis mes sujets au gré de mes rencontres et de mon inspiration. J'adore également faire dissiper la banalité ambiante d'une situation de vie, d'un personnage.

Je pense qu'aujourd'hui le monde de la photographie bouge énormément, l'économie autour de la photographie évolue aussi : il n'y a plus de restrictions, plus de règles formelles à suivre. J'adhère à l'idée qu'il faut aujourd'hui re-inventer la narration, expérimenter les moyens techniques qui sont à notre disposition - la vidéo, la photo, les va-et-vient entre les deux, le son etc. - pour raconter une histoire qui me parle et où je trouve l'écho de mes pensées.